

68 François Jules Marie Antonin de Guillebon

Essertaux XIV
(1901-1945)
Officier d'Artillerie

MORT POUR LA FRANCE
MORT EN DÉPORTATION
(Camp de Sachsenhausen, 10 avril 1945)



Éléments biographiques

Né le 7 mai 1901 à Amiens (Somme)

Mort le 10 avril 1945 au camp de concentration de Saschsenhausen, Brandenburg (Allemagne)

Marié le 17 septembre 1924 à Santes (Nord) (mariage religieux le 18 septembre 1924, église du Sacré-Cœur de Santes) avec Louise Céline Gabrielle Bernard (1901-1980)

Père de cinq enfants (deux garçons et trois filles)

Fils de Pierre (notice n°59), frère de Christian (notice n°69) et de Jacques (notice n°72)

Ingénieur, Président-Directeur-Général de la *Manufacture Lilloise de Chaînes*, Président de la Chambre Syndicale de Métallurgie de Lille, Président National de l'Action Catholique Indépendante, Conseiller Municipal de la Madeleine, Honorable Correspondant (1936)

Années de service actif

1^{er} octobre 1920-1^{er} octobre 1923 (*trois ans*)

29 août 1939-17 juin 1940 (*neuf mois et dix-huit jours*)

10 décembre 1943-10 avril 1946 [Majoration d'un an de service actif à partir de la date du décès] (*deux ans et quatre mois*)

Total : six ans, un mois et dix-huit jours

Avancement

Élève à l'École Polytechnique (1^{er} octobre 1920)

Sous-Lieutenant (1^{er} octobre 1922)

Lieutenant (29 août 1939)

Capitaine de réserve (novembre 1942)

Capitaine, grade d'assimilation à titre posthume (nomination du 26 avril 1948 pour prendre rang au 1^{er} juin 1944)

Affectations

École Polytechnique, à Paris (1^{er} octobre 1920-27 avril 1920)

32^o Régiment d'Artillerie de Campagne, à Fontainebleau (27 avril 1920-20 avril 1921)

École Polytechnique, à Paris (20 avril 1921-1^{er} août 1922)

32^o Régiment d'Artillerie de Campagne, à Fontainebleau (1^{er} août 1922-4 janvier 1923)

Détaché à l'École Militaire d'Artillerie, à Fontainebleau (29 octobre 1922-4 janvier 1923)

243^o Régiment d'Artillerie de Campagne, à Mayence (4 janvier 1923-11 avril 1923)

28^o Régiment d'Artillerie, à Haguenau (11 avril 1923-18 mai 1923)

62^o Régiment d'Artillerie, à Haguenau (18 mai 1923-1^{er} octobre 1923)

Service de Sécurité Militaire Français/Travaux Ruraux, Services Spéciaux du Territoire de la 1^{ère} Région Militaire, à Lille, agent P2 (1^{er} juin 1939-1940)

Réseau de Contre-Espionnage en France Occupée du Colonel Navarre (novembre 1942)

Direction du Service de Renseignement et de la Sécurité Militaire, bureau de Lille (mars 1943-10 décembre 1943)

Campagnes et batailles

Campagne du Rhin

Occupation des Pays Rhénans (7 janvier 1923-3 juin 1923 ; 4 juin 1923-1^{er} octobre 1923)

Deuxième Guerre Mondiale

Résistance (1940-10 décembre 1943)

Détention à la prison de Loos (10 décembre 1943-avril 1944)
Détention à la prison de Fresnes (avril 1944)
Détention au camp de Royallieu, à Compiègne (avril 1944-27 avril 1944)
Déportation à Auschwitz-Birkenau (30 avril 1944-14 mai 1944)
Déportation à Buchenwald (mai 1944-1^{er} juillet 1944)
Déportation à Orianenburg-Sachsenhausen (25 juillet 1944-10 avril 1945)

Principales décorations

Chevalier de la Légion d'Honneur (Décret du 19 novembre 1945)
Médaille de la Résistance avec rosette (Décret du 3 janvier 1946 ; J.O.R.F. du 13 janvier 1946)
Croix de Guerre 1939-1945 (une palme)
Croix des Services Militaires Volontaires (décembre 1938)

Citations et distinctions

Note confidentielle d'appréciation (du 10 juin 1939) :

« Ancien élève de l'École Polytechnique, officier d'active démissionnaire. Excellente éducation. Excellente instruction générale. Officier nouvellement affecté dans un service qui lui était totalement étranger, a cherché à s'adapter rapidement. Paraît très susceptible, avec un peu plus d'expérience, de donner un rendement excellent. Très sérieux, très cultivé, parfaitement à sa place dans son actuelle affectation. Très apte à faire campagne ».

Appréciation du Chef de Service (du Colonel Henri Navarre, pour la promotion au grade supérieur, à titre exceptionnel, le 1^{er} juin 1944) :

« Officier de réserve, ayant servi brillamment dans le service de renseignement de 1939-1940. A tout naturellement adhéré au Service de Sécurité Militaire, dès le milieu de 1943 comme adjoint du chef de poste clandestin. A été arrêté quelques jours après son chef en décembre 1943, et déporté en Allemagne. Mérite, par les services qu'il a rendus pendant et depuis la campagne 1939-1940, d'être promu au grade supérieur ».

Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume (Décret ministériel du 19 novembre 1945 ; citation par le Colonel Henri Navarre) :

« Officier de Réserve animé d'un ardent patriotisme. Directeur d'entreprise et père de famille nombreuse, est entré volontairement dans une organisa-

tion de résistance en territoire occupé par l'ennemi. Après avoir fourni d'excellents renseignements à un réseau clandestin de contre-espionnage, a été arrêté par la police allemande. Tué le 10 avril 1945 à Sachsenhausen ».

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme.

Récit de l'arrestation de François de Guillebon par un témoin

« En 1939, la Manufacture Lilloise de Chaînes était une petite entreprise métallurgique qui employait deux cents ou trois cents personnes. Elle était dirigée par Monsieur François de Guillebon, ingénieur polytechnicien et Directeur Général. Pour nous, il était *le Patron*. C'était un homme remarquable que l'on ne peut oublier, nous dirions maintenant d'un très grand charisme (mais le mot n'est pas suffisant) et également d'une très grande simplicité.

J'étais la dernière embauchée, la plus jeune du petit service de secrétariat et il entraînait dans mes attributions d'aller chercher le courrier à la boîte postale le matin, à la poste de La Madeleine, et, le soir, de déposer celui de la journée et éventuellement les colis recommandés et les nombreux échantillons adressés à la clientèle.

À cette époque, peu de voitures. Monsieur de Guillebon, qui habitait avenue de la République, venait le plus souvent au bureau à pied. J'habitais Lille et la poste n'était pas sur le chemin que j'empruntais pour rentrer chez moi, cela m'occasionnait un assez long et fastidieux détour. Monsieur de Guillebon le savait ; aussi, lorsqu'il n'y avait pas de recommandés, il lui arrivait parfois de me demander le courrier pour le poster lui-même. J'étais évidemment ravie d'éviter ce qui, pour moi, était une contrainte.

Les bureaux étaient situés au premier étage et donnaient sur la rue ; une porte de communication existait entre notre bureau de secrétariat et celui de la direction. On y accédait par un large escalier de bois découvert, en paliers, dont la base partait du magasin ; il était donc parfaitement visible du magasin et des bureaux.

Nous travaillions le samedi matin. Ce jour-là, samedi 12 décembre 1943, quelques minutes avant midi, nous avions terminé la mise sous enveloppe du courrier. Monsieur de Guillebon était venu le chercher en me disant qu'il le porterait lui-même et était retourné dans son bureau.

Nous avons entendu un bruit de voiture qui s'arrêtait devant la porte d'entrée des bureaux. C'était inhabituel et nous avons regardé. Nous avons vu deux hommes en manteau de cuir s'engouffrant dans la porte d'entrée juste en-dessous de notre bureau et les avons entendu monter rapidement l'escalier, entrer dans le bureau de direction et parler allemand d'une façon gutturale. Monsieur de Guillebon répondait en allemand, langue qu'il parlait couramment. Après

quelques minutes, il a ouvert la porte de communication de notre bureau et a déposé le courrier sur la table, très calmement. M'a-t-il dit : *Je ne pourrai pas mettre le courrier, voulez-vous vous en charger ?* je ne me souviens plus, mais il est reparti en refermant la porte.

Nous étions pétrifiés car nous avions évidemment immédiatement compris qu'il s'agissait de son arrestation par la Gestapo. Nous avons ouvert la porte du bureau qui donnait sur le magasin et avons vu Monsieur de Guillebon descendant l'escalier, un Allemand devant lui, un autre le suivant.

Très digne, très maître de lui. C'est la dernière image que j'ai conservée de cet homme vraiment exceptionnel dont le porte-parole des ouvriers disait à Madame de Guillebon, en apprenant sa mort : *Madame, nous ne perdons pas seulement un chef, nous perdons un ami* ».

Lettre de Monsieur F. de Montis à l'Abbé Charles Dutoo, du 9 septembre 1945

Monsieur l'Abbé,

C'est en demandant à l'Aumônier du Centre de Rapatriement de Lille qui était l'Aumônier de l'Action Catholique Indépendante, que j'ai eu votre nom. Certes, ce que je fais aujourd'hui, j'aurais dû le faire depuis longue date, mais depuis ma rentrée en France, trimballé de droite et de gauche, je songeais peu à m'acquitter d'un devoir aujourd'hui considéré sacré.

Je veux vous parler de François de Guillebon, mon camarade de travail pendant notre séjour en Allemagne. J'ai connu François vers le 12 avril à Compiègne et ensemble nous avons fait œuvre de policiers au Camp de Compiègne. Il couchait chambre 2 et moi chambre 4. Nous sommes partis pour l'Allemagne le 27 avril 1944, et descente ultra rapide le 30 à Auschwitz. De Guillebon commençait à se révéler et à se faire connaître par son attitude. Nul ne peut s'empêcher de frémir quand nous pensons au côtoiement de ces quatre jours aux alentours des fours crématoires de Birkenau.

À Buchenwald, lors de notre désignation pour le camp d'Orianenburg, nous étions quelques camarades dont de Guillebon. Déjà nous commençons à faire équipe au milieu de ces droits communs allemands qui plus tard, nous malmenaient si *gentiment*. Nous fûmes envoyés ensuite dans le Commando de Klincker, nos professions nous valurent ce sort peu enviable si l'on considère la très mauvaise réputation de ce commando, *anciennement camp disciplinaire de Sachsenhausen*.

Dans ce petit camp, où nous étions par la suite plus de trois mille cinq cents, et où nous couchions deux par botte. Dans les premiers jours, je tombai malade

et François vint se coucher près de moi, car j'avais la fièvre et bien froid. C'est grâce à lui que ça ne s'aggravait pas et que je ratai l'infirmerie.

François nous aidait à la perfection, parlant à la perfection l'allemand, nous en usions et abusions à volonté ; jamais je ne l'ai vu refuser de traduire et de servir d'interprète avec nos chefs de blocs et nos ingénieurs que nous avions dans l'usine. Mais où l'on voit de Guillebon se révéler c'est dans ses petits actes : *Jamais je n'ai buriné une tôle, je n'ai frappé au marteau, limé ; ici, je veux apprendre.* Jamais je n'ai vu un homme s'humilier à se frapper sur les mains avec un marteau qui n'allait pas toujours sur le burin, jusqu'au jour où il pouvait dire : *Maintenant, je sais travailler avec un marteau.*

Plus tard, quand je rentrerai chez moi, je comprendrai mieux mes ouvriers, disait-il ; car François, en Allemagne, n'a jamais perdu son temps. Il nous traduisait les communiqués des journaux allemands, répétant, réconfortant. Qu'il aurait été heureux d'apprendre que son frère, le Commandant de Guillebon, était en Normandie quand lui-même lisait les communiqués où était nommé le Général Leclerc.

Un jour je lui demandai : *Comment faites-vous pour vivre aussi tranquillement, lorsque les autres autour de vous s'agitent, remuent, rouspètent ?* - *Oh, moi,* dit-il, *je suis maintenant comme un religieux. Un capucin accepte son assiette de soupe, son fruit ; moi, j'accepte ma gamelle, c'est tout, et j'offre tout cela pour ma famille et mon usine.* Quel ascète nous avions parmi nous, toujours prêt à rendre service ! Il s'efforçait de comprendre la mentalité des hommes l'entourant, les Russes, les Français, les Polonais. Rarement des critiques, mais des jugements pesés, réfléchis. D'accord avec mes camarades français, j'écoutais tous les jours le communiqué allemand que de Guillebon me traduisait et qu'ensuite j'aillais transmettre à mes camarades ; et un jour, le 10 avril si je me souviens bien, nous n'avons pu avoir le communiqué car la radio était occupée à situer les zones qui étaient survolées par les escadrilles américaines. À quatorze heures et quart, François me dit : *Je vais me coucher* (car il travaillait la nuit). Pour la dernière fois je revoyais notre ami, puisqu'une demi-heure plus tard, nous recevions les premières bombes sur la tête. De François de Guillebon, plus rien. Un souvenir, une personne que l'on ne peut oublier qui depuis longtemps avait fait le sacrifice de sa vie pour les siens, son entreprise, et l'Action Catholique, son Action Catholique Indépendante. Dont nous avons tant parlé. Ma qualité de jociste m'a valu avec lui de bons entretiens, dirais-je même pour l'avenir des projets, pour sa Chambre de Commerce, une vision vraiment à la hauteur.

De Guillebon fut toujours un témoignage de vie chrétienne et voulez-vous Monsieur l'Abbé, faire part de certaines de mes impressions à Madame de

Guillebon et à sa famille. Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'expression de mes respectueuses salutations. F. de Montis

Hommages

Rue François de Guillebon, La Madeleine, dans le Nord (Arrêté de la Préfecture du Nord, 20 septembre 1946)

Monument aux morts de La Madeleine, dans le Nord

Monument aux déportés de La Madeleine, La Madeleine, dans le Nord

Monument aux morts de l'École Polytechnique, Palaiseau (inauguré le 8 octobre 2014)

Monument aux morts de Salperwick, dans le Pas-de-Calais

Plaque commémorative, Mémorial du camp de Sachsenhausen, près de Berlin (inaugurée le 10 avril 2012)

Plaque commémorative, cimetière de Santes, dans le Nord

Mémorial de l'Association Française des Services de la Défense Nationale, à Ramatuelle, dans le Var (inauguré le 3 mai 1959)

Stèle commémorative aux frères Guillebon, Amiens, square Saint-Denis (inaugurée le 2 septembre 2018)